

*« Un petit garçon se tenait un matin au bord de la route et faisait un pari avec un camarade au sujet d'une action qui exigeait une exceptionnelle hardiesse. L'objet de la discussion était de savoir s'ils pouvaient cueillir les fleurs de madhabi qui poussaient dans l'enclos du temple. »*

Rabindranath Tagore

Sa mère disait souvent de Marine qu'elle était « lunatique ». Son humeur était aussi changeante qu'un nuage de printemps et elle se montrait tour à tour enjouée puis taciturne et moqueuse. Telle l'astre nocturne, elle affichait donc chaque jour un visage différent, aimant voir chaque matin comme un vêtement neuf.

Marine vivait avec ses parents. Ils ne parlaient guère entre eux, et seul le repos dominical était l'instant privilégié d'échange de nouvelles et de règlement des querelles. Marine avait un petit, âgé d'un peu plus d'une dizaine d'année. Il était d'un caractère affectueux et tendre et la regardait avec plus de fascination que toute autre personne de son entourage. Elle affichait pour sa part sa vingtaine d'année et sa virginité avec assurance et une envie tenace de s'épanouir.

Il y avait des années que Marine se passionnait pour la couture et dessinait chaque jour, chaque mois de nouveaux modèles, de nouvelles robes, audacieuses, sérieuses ou tout simplement élégantes. Elle aimait à passer des heures à choisir ses tissus et ses rubans pour les assembler dans des harmonies de textures et de couleurs qui flattaient le regard. Elle travaillait à mi-temps dans une librairie, ce qui lui laissait tout loisir pour se retirer du monde et oublier ses soucis dans ses ouvrages de styliste.

Libre, elle l'était assurément. Mais, fréquemment, elle se posait des questions sur son avenir. De tout son cœur, elle aurait souhaité trouver un amour solide pour l'aider à fonder un foyer durable. Elle cherchait à remplir le vide de son existence. En cette belle journée de Dimanche printanier, elle se sentait portée à une certaine méditation intérieure. Elle avait posé sa Bible sur sa table de chevet et l'avait ouverte au chapitre 17 du livre du prophète Jérémie. Elle venait d'y lire les enseignements relatifs au Sabbat :

*« Le jour du Sabbat, gardez-vous de porter une charge, gardez-vous d'en faire passer une par les portes de Jérusalem. Ce jour-là, n'emportez rien hors de vos maisons, et ne faites aucun travail ; mais réservez ce jour pour moi, comme j'en ai donné l'ordre à vos ancêtres. Il est vrai que ceux-ci ne m'ont pas écouté, ils n'ont pas été attentifs, ils se sont cabrés. Ils n'ont rien écouté, ils ont refusé mes avertissements....*

*...si vous ne m'écoutez pas, si vous négligez de réserver pour moi le jour du sabbat, si vous négligez de réserver pour moi le jour du sabbat, si vous franchissez ce jour-là les portes de Jérusalem avec des charges sur le dos, j'allumerai un feu dans la ville ; il consumera ses belles maisons et ne s'éteindra pas. »*

On ne pouvait nier que ces enseignements étaient en première lecture tout à fait pertinents. Il semblait sage que chacun s'accorde un jour par semaine pour se reposer, réfléchir, et échanger avec ses proches, plutôt que de se focaliser en permanence sur sa réussite, son profit ou son travail. La menace d'incendie lui semblait par contre mal venue.

Marine avait été la camarade de classe d'un espagnol venu en France car son père servait d'interprète au parlement européen de Strasbourg. C'était un personnage agressif, aux opinions affûtées et arbitraires, sans fondements solides. Ils avaient eu d'épuisantes discussions sur la nécessité de penser aux autres avant de satisfaire ses désirs personnels. Il s'était montré inébranlable dans sa vision égocentrique du monde.

Curieusement, sa lecture relative au repos hebdomadaire lui rappelait ce camarade. Elle avait effectué deux années d'étude en sciences politiques, durant lesquelles elle avait étudié différents auteurs et penseurs célèbres, sans que cela ne lui apporte aucun enseignement solide, qui lui permette selon elle de participer activement à l'amélioration de la société. D'ailleurs, elle ne parvenait pas à appréhender quelle pourrait être la bonne démarche pour améliorer sa vie actuelle. Elle avait tout ce qu'il lui fallait en abondance, et pouvait vivre ainsi paisiblement jusqu'à la fin de ses jours... en ayant au passage eu une famille et des enfants.

Au cours de ses études et des rêveries bleutées qui la berçait parfois pendant les cours, Marine s'était inventé un pays imaginaire. Dans ce pays, les gens étaient tous très bien éduqués, par leurs parents, et par des précepteurs bénévoles. Dès leur plus jeune âge, on évaluait le tempérament de chacun, afin de lui proposer le sujet d'étude le mieux adapté à ses talents. Tant qu'ils ne s'étaient pas mariés, les habitants du pays étaient qualifiés d'«étudiants». Tout leur était offert. Ils étaient absolument libres de leur temps et de leurs activités. Il choisissait d'abord une profession, puis un partenaire pour fonder une famille. Bien souvent cela arrivait entre vingt-cinq et trente et un ans. Ils pouvaient alors choisir une profession qualifiée ou devenir enseignant. La possibilité leur était également donnée de s'exiler pour partir aider bénévolement les gens hors du pays imaginaire. Dans ce pays, on ne trouvait ni alcool, ni cigarettes, ou peut-être juste un peu de vin, de bière et de tabac à pipe. Tous étaient éduqués dans le respect d'autrui, l'amour de Dieu et de l'environnement. La propreté était inhérente au fait que l'on n'y produisait que très peu de déchets inutiles. Les fast-foods étaient absents de ce pays. On fournissait gratuitement à chaque famille

de petites pilules hyper-protéinées et vitaminées assurant une excellente santé de la population et augmentant les défenses de l'organisme. Lorsque les enfants de la famille avait atteint leur majorité, à vingt-et-un ans, les parents étaient libérés de leurs obligations et pouvaient changer de type de profession si ils le désiraient. Néanmoins, jusqu'à ce que leurs enfants aient à leur tour choisi leur voie, ils se devaient de les aider dans la mesure de leurs possibilités.

Pour ce qui était du gouvernement, Marine avait envisagé un système fortement décentralisé. Il n'y avait pas d'armée et chaque région était dirigée par une femme ayant achevé ses devoirs familiaux. Les hommes se trouvant dans la même situation devaient eux travailler dix-huit mois pour une entreprise jugée d'utilité publique. Ce pays, Marine n'y retrouvait pas tout à fait la France, trop tiraillée par ses régionalismes. Elle s'avouait d'ailleurs volontiers que cette disposition et cet ordre manquaient singulièrement de fantaisie, et que les habitants du pays imaginaire avaient de bonnes chances de sombrer dans une apathie attristante.

Marine s'exilait parfois au pays imaginaire et s'inventait différentes existences là-bas. Sa favorite la voyait épouse d'un talentueux architecte, tandis qu'elle-même participait à la fabrication de vêtements pour enfants. Ils avaient deux maisons, une pour le travail, l'autre pour le repos. Cette maison de vacances était perdue dans une vaste forêt, en moyenne montagne. Ils coulaient une existence harmonieuse et paisible, avec leurs trois enfants, deux filles et un garçon, tous trois promis à un brillant avenir.

Elle n'avait pas donné de religion au pays imaginaire car elle y voyait là une affaire spécifiquement masculine. Sans doute se créerait-il de façon spontanée de petites communautés isolées ayant leurs rites et leurs tabous. La liberté intrinsèque des habitants du pays imaginaire le permettait et elle ne voyait pas de motif pour l'interdire, tant que ces gens ne semaient pas de troubles et ne tentaient pas de recruter trop activement des adeptes.

Au cœur du bon fonctionnement de la société, Marine proposait le dialogue, la franchise, et le partage d'informations. Chaque enfant recevait au cours de sa scolarité de solides notions de médecine et de biologie. Très tôt, chacun devait être capable de pratiquer son automédication, et apprenait les rôles de chaque substance sur l'organisme. L'être humain était au centre des préoccupations du système éducatif, au cœur de ce qui était le plus précieux pour tous.

\* \* \* \*

Ce même Dimanche matin, Jules feuilletait une revue technique achetée la veille, affalé sur le canapé de l'appartement de Delphine. Un article lui paraissait particulièrement digne d'intérêt, celui invitant les créateurs d'entreprise européen à se faire financer par l'union européenne :

« Avis aux PMI. Dotés de 195 millions d'euros, les fonds structurels européens permettent aux entreprises de financer de multiples actions de développement, de formation ou encore de mise aux normes environnementales. »

Hélas, Jules n'avait pas d'entreprise... Pourtant, a cette lecture, Jules se sentit saisi de l'inspiration créatrice de l'entrepreneur. S'imaginant devenu pionnier parti en bateau conquérir de nouveaux espaces, il se créait mentalement un bureau d'étude produisant un nouveau type d'éclairage permettant de réduire considérablement les dépenses énergétiques des foyers. Chaque ampoule serait en quelque sorte autoalimentée par une réaction quantique nucléaire de très faible énergie.

Il s'imaginait déjà téléphonant à de multiples enseignants et chercheurs en mécanique quantique et génie nucléaire pour leur suggérer des sujets de thèse étudiant la faisabilité du projet. D'autre part, il contacterait également des experts médicaux qui valideraient le respect par ce produit des normes d'émission de radiation.

Réellement novateur, le produit proposé serait une sorte de super filament, que l'on pourrait aisément introduire dans les chaînes de fabrication d'ampoules utilisées actuellement. Le gain en terme de consommation électrique et de durée de vie de l'éclairage serait considérable.

Au final, son seul souci était la qualité de la lumière ainsi obtenue. Sans doute paraîtrait-elle un peu impersonnelle par rapport à l'incandescence chaleureuse des globes actuels. Bref, l'idée était séduisante, mais le jeu en valait-il la chandelle ? Peut-être même n'était-il pas le premier à avoir songé à ce type de dispositif. Et après tout, il ne s'était jamais senti l'âme d'un industriel ou d'un scientifique acharné.

La création d'objets matériels superflus ne lui semblait pas un enjeu digne de l'existence humaine.

Mais il se promit néanmoins de rédiger un article sur le sujet, histoire de voir si ces perspectives suscitaient des réactions parmi les professionnels du milieu. Après tout, si il y avait des fondements réalistes derrière cette idée étrange, ce serait un marché juteux pour tous les fabricants d'éclairage.

Il bailla largement. Là, d'un seul coup, dans un soudain éclair de lucidité géniale, il aurait voulu changer le monde. Il cherchait à exister pour le progrès et l'harmonie générale de l'humanité ! Bref, il voulait agir judicieusement, sans délai. Mais seul l'opacité de son esprit lui répondait.

Delphine émergea de sa chambre. Ils avaient veillé jusque tard dans la nuit et ses cheveux embroussaillés ainsi que ses petits yeux cernés témoignaient d'un sommeil profond mais tardif. Le découvrant assis à même le sol, le dos appuyé sur le canapé, elle cligna des paupières, intriguée. Enfin, elle se dirigea presque mécaniquement vers le coin de la pièce qui tenait lieu de cuisine et mit de l'eau à chauffer. Lorsque le liquide commença à frémir, elle mit un peu de thé à infuser dans sa petite théière de gré rouge qu'elle recouvrit d'une doudoune rembourrée et ornée d'un pompon rose. Elle se retourna alors et détailla le jeune homme absent qui partageait présentement son logis. Il était plutôt gringalet quoique de haute taille. Elle appréciait particulièrement son front un peu dégarni de penseur romantique. Il n'y avait eu entre eux que de la tendresse, jamais rien qui aurait pu les amener à une relation plus intime. Elle savait bien que cela était essentiellement de son fait. Si elle n'avait ne serait-ce qu'amorcé un signe dans sa direction, il l'aurait sans doute encouragé et aurait rompu le silence et l'immobilité qui enchantaient la scène. Mais elle préférait savourer l'instant. De plus, elle avait dans tous les cas décidé qu'il valait mieux qu'ils restent pour quelques temps de bons amis. Jules manquait d'énergie, de volonté, un peu comme elle. La vie semblait couler comme une transparence indifférente autour d'eux et de leurs vagues projets. Ils ne parvenaient pas à fonder leur existence sur un repère solide. L'espace d'un instant, elle les imagina neuf mois plus tard, avec un nouveau né, dans la même pièce. Le film s'enchaîna alors dans sa tête : les nuits entrecoupées par les cris du bébé affamé, les couches, les biberons dont il faut stériliser les tétines, les visites mensuelles chez le pédiatre, la galère pour trouver une nourrice une fois le congé maternité terminé... Et avant cela, il y

aurait eu les nausées de la grossesse, la peur du premier accouchement...et les douleurs de l'enfantement qu'annonçait la genèse. Elle grimaça en songeant au calvaire que cela représentait, sans parler du mariage qu'il faudrait au plus vite formaliser auprès de la famille. Elle n'était pas prête. Un principe de philosophie orientale plein de bon sens disait :

*« Si quelqu'un veut gouverner un pays, il doit d'abord tenir sa famille en ordre. Si quelqu'un veut tenir sa famille en ordre, il doit d'abord former son caractère. Si quelqu'un veut former son caractère, il doit d'abord posséder un cœur droit. Celui qui veut posséder un cœur droit, doit d'abord penser droit. Celui qui veut penser droit doit d'abord parvenir au jugement droit. »*

En prenant cet énoncé à rebours, elle ne parvenait tant bien que mal que jusqu'au « cœur droit ». Pour le reste, c'était hors de sa portée. Et par ailleurs, elle avait quelques difficultés à se fixer sur une idée, et ses pensées étaient volontiers volages et distraites et non pas précises et actives. Dans tous les cas, elle avait ses doutes sur la nécessité de « penser droit » pour prétendre au « cœur droit ». Après tout, elle était en toutes choses honnête et loyale dans ses relations avec autrui. Sa franchise lui avait bien souvent joué des tours mais elle s'y tenait adossé comme à un rempart érigé entre la raison et le désespoir.

Elle était heureuse que Jules soit à ses côtés, alors qu'elle doutait ainsi des fondements de sa vie future. Buvant doucement une gorgée de thé sucré, elle le regarda de nouveau. Il avait replié ses jambes sur son torse et, sans rien fixer de précis du regard, semblait plonger dans une perplexité égale à la sienne.

\* \* \* \*

La semaine qui suivit parut interminable à André. Chaque soir, il lui semblait qu'il ne parviendrait pas à se mettre au travail à son établi. Il avait entamé quelques travaux de menuiserie pour assembler une étagère supplémentaire de sa bibliothèque. Une dizaine de livres récemment acquis s'empilait pour l'instant dans la poussière d'un coin de la pièce.

Afin de concrétiser ses travaux, il avait sélectionné avec grande attention une belle planche de sapin, qu'il avait précisément coupé et raboté. La principale difficulté avait été de tailler de façon élégante mais solide deux étais destinés à soutenir l'ensemble et à fixer la structure sur les poutres du chalet.

Habilement, il parvint malgré tout à surmonter les obstacles techniques et le Jeudi en fin de journée, il put enfin accrocher son ouvrage de façon définitive, et s'octroyer alors un véritable instant de repos détendu. Il avait annoncé à Marine qu'il s'invitait chez elle pour évoquer quelques projets mais n'avait encore rien préparé de précis. Il savait fort bien qu'il lui était nécessaire d'avoir exposé sur le papier toutes ces idées, sinon ce serait encore une occasion perdue d'entamer un mouvement positif. Marine lui avait annoncé qu'elle réunirait deux autres personnes se trouvant dans le même état d'esprit pour qu'ils apportent leur éclairage et leur soutien à ce qu'il pourrait proposer.

Il débarrassa donc le plan de travail de son atelier des copeaux de bois qui le couvraient et rangea ses outils. Il sortit alors un bloc de papier vierge et un stylo. Souriant à demi, il se sentait soudainement rempli d'un pouvoir créateur quasi divin. Laisant vierge la première feuille, il écrivit sur la troisième page la date du jour puis plus bas, au milieu, les mots « projet frieden ». Satisfait de ce qu'il avait ainsi accompli, il posa son stylo et imagina les regards courroucés de ses professeurs de français braqués sur lui. « der Frieden » en allemand se traduit généralement par « la paix » en français. Le vocable germanique, une fois la majuscule retirée, lui paraissait néanmoins plus parlant et chargé de sens que le mot français, qui sonnait trop comme un point final.

Ainsi, il écrivit ensuite jusque tard dans la nuit, couvrant plusieurs pages de lignes directrices, qu'il essayait au mieux d'associer à des exemples. Ce fut comme un travail réalisé sous hypnose, la synthèse d'années d'études et de réflexions personnelles. Il feuilleta fébrilement des dictionnaires, des ouvrages de philosophie récents et anciens,



présenta différentes coupures de presse qu'il avait accumulé au fil du temps, nota en marge les coordonnées des organisations qui oeuvraient déjà dans des directions similaires, sortit son agenda pour y noter les personnes qui seraient potentiellement intéressées et, pour finir, tenta d'ordonner l'ensemble des éléments.

En guise de préambule, il plaça cette citation, tirée d'Hypériorion :

*« Tu veux un monde, dit Diotima. C'est pourquoi tu as tout et tu n'as rien. »*

S'arrêtant enfin, il rangea ses notes avec grand soin et s'allongea sur son lit. Tandis qu'il fermait les yeux et sentait enfin le sommeil le gagner et son esprit quitter la réalité, il songea avec satisfaction que, d'une certaine façon, il venait par la force de sa volonté de changer le cours de son existence.

\* \* \* \*

La semaine touchait à sa fin et Delphine songeait avec intérêt à la réunion de Samedi, chez Marine. Elle espérait surtout de leur petite réflexion à tous les quatre qu'ils apprennent à estimer leur qualités et personnalités respectives. Elle relisait un texte de Sénèque, que lui avait laissé Jules au cours de sa dernière visite. Il s'agissait d'un « dialogue » intitulé « De tranquillitate animi » :

*« ... Jamais un talent qu'on force ne rend ce qu'on en attendrait et violenter la nature, c'est toujours perdre sa peine. Il faut ensuite évaluer nos entreprises elles-mêmes, mettre en balance nos forces et nos projets. On doit en effet se sentir toujours supérieur à la tâche qu'on accomplit : un fardeau disproportionné ne peut qu'écraser qui le porte. Il y a d'autre part des affaires qui, sans avoir en soi beaucoup d'importance, sont grosses de mille complications : il faut les éviter aussi, pour les embarras sans fin auxquels elles donneraient naissance. Ne nous aventurons jamais dans une affaire dont nous risquons de ne plus sortir : prenons en mains celles que nous sommes sûrs ou que nous avons au moins l'espoir de terminer ; laissons celles qui s'accroissent à mesure qu'on y travaille et qu'on n'arrête pas où l'on veut. »*

Depuis trois jours, Delphine cherchait à mettre en parallèle ce qu'allait proposer André, ses projets personnels, et la force de volonté dont elle disposait.

Elle savait son corps encore jeune et capable d'efforts soutenus. Elle savait également son esprit capable d'une incroyable efficacité et d'une

rigueur d'analyse hors pair, pour peu qu'il lui soit présenté un problème digne d'intérêt. Néanmoins, elle sentait présentement sa réflexion s'enliser dans des sophismes vains du type « Est-il moral d'aider les autres ? » ou bien des maximes de sagesse populaire telle : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ». Mais elle avait beau scruter soigneusement son univers familier, la ville où elle vivait depuis plusieurs années, son appartement de jeune professionnelle célibataire... Rien ne lui faisait défaut ! Nulle fausse note ne venait troubler la quiétude de sa routine. Elle avait un train de vie très modeste. Tout semblait parfait, et pourtant elle aspirait à faire évoluer tout cela. Elle voyait dans cette placidité, cette tranquillité, les barreaux d'une prison dorée qui se refermaient sur elle. Elle rêvait de grands espaces, d'âmes aiguës par l'âpreté de l'existence. Elle pensait aussi à son père, à sa famille... Elle avait écrit plusieurs lettres, eu de longs entretiens aveugles au téléphone. Pourtant, elle ne se sentait pas prête à tout abandonner, pas encore. D'ailleurs, à bien y réfléchir, elle ne voyait pas de raisons de laisser filer ainsi sa vie passée sans prendre le temps de se retrouver parfois. Mais parviendrait-elle à faire vivre dans son cœur ses projets et relations passées ?

\* \* \* \*

Jules acheva la rédaction de son mémoire sur les trouvailles du monastère le vendredi soir. Il était assez fier du document qu'il avait tapé au traitement de texte. L'ensemble des objets découverts y était présenté dans le détail ; il avait ajouté en annexe des remarques sur les deux petites statuettes de bouddha en or, apparemment sans lien avec les instruments astronomiques. Le texte était long d'une quinzaine de pages, illustré de photographies numériques. Ce rapport synthétisait de façon claire et ordonnée tous les éléments à sa disposition et les éclairait par une analyse comparative entre les astronomies occidentales et chinoises. Il ressortait de ses conclusions qu'il y avait eu quelques influences transmises par le filtre des scientifiques arabes, échanges entre orient et occident, entre des âmes recherchant le même équilibre entre l'homme et l'univers qui l'entoure. Il aurait voulu approfondir encore le sujet, mais il sentait par ailleurs que le temps de sa vie où il était simple observateur et narrateur touchait à sa fin. Dès sa naissance, il avait su qu'il devrait un jour se décider à agir. Le journalisme n'avait été qu'une parenthèse de transition entre le cocon des études et le monde extérieur.

Songeant à la réunion qui se déroulerait le lendemain, tout son être lui suggérait qu'il devait saisir cette occasion d'écrire son destin, de l'entrelacer avec d'autres flammes aussi imaginatives et constructives que la sienne.

\* \* \* \*

Marine venait de terminer son modèle de robe, sur le papier. C'était ce qu'elle avait réalisé de mieux jusqu'à aujourd'hui. Elle caressait avec son bras le dessin de cet ensemble élégant en tons bleus et verts, une robe de simple et harmonieuse qui s'accommoderait sans doute bien à de longs voyages. Elle avait soigneusement rangé dans un coffre les tissus soyeux et chatoyants qui constitueraient le vêtement. Tout était prêt pour que la réalisation de cette œuvre débute. Elle savait pourtant que ce ne serait pas le cas avant longtemps, pas avec les espoirs que portait la réunion de demain. On y verrait quatre humains décidés à bâtir quelque chose de nouveau, de constructif, d'humaniste.

Au cours de cette semaine, Marine avait beaucoup relu les textes bibliques, y repérant les failles et y puisant la sagesse que les générations passées leur avaient transmise. Elle souriait en lisant les psaumes :

*« je suis ton serviteur,  
je médite ta volonté.  
ce que tu as ordonné me ravit,  
c'est là que je trouve les bons conseils. »*

Plus loin, il lui semblait fondamental de se remémorer :

*« Si le Seigneur ne bâtit pas la maison,  
c'est en vain que les maçons se donnent du mal.  
Si le Seigneur ne veille pas sur la ville,  
c'est en vain que les veilleurs montent la garde.  
C'est en vain, vous aussi,  
que vous vous levez tôt,  
que vous vous couchez tard,  
et que vous peinez à gagner votre pain.  
Le Seigneur en donne autant  
à ses bien-aimés pendant qu'ils dorment. »*

D'une façon générale, il ressortait de ces textes que Dieu avait représenté pour ce peuple une signification ultime, voire unique à

l'existence. Et qu'était-il ? Il était amour, paix, miséricorde, et guérison. Ainsi que l'avait formidablement synthétisé Saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens :

*Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit.*

*Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.*

*Je pourrais distribuer tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, mais si je n'ai pas d'amour, cela ne me sert de rien.*

*L'amour est patient, l'amour est bon; il n'est pas envieux; l'amour ne se vante pas, il n'est pas orgueilleux, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'éprouve pas de rancune, l'amour ne se réjouit pas du mal, mais il se réjouit de la vérité; l'amour excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout.*

*L'amour est éternel. Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra.*

*Car nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra.*

C'est forte de cette foi et de cette espérance que Marine voulait se présenter demain et bâtir, avec ses camarades, le futur du monde.

\* \* \* \*

De leur réunion à quatre têtes bien faites, il resterait dans la mémoire d'André une trace vivante, colorée, inaltérable. Il avouerait plus tard qu'il s'était cru venu présenter des esquisses de chimères, et que les trois autres leur avaient donné substance, matière et avait doté d'ails d'aciers ses desseins brumeux.

Le décor était idéalement choisi : une de ces vastes demeures familiales de province, où habitait la famille de Marine, dans une banlieue espacée, loin de l'agitation urbaine. Les parents de la demoiselle s'étaient échappés à la montagne pour le week-end, et le groupe avait donc eu toute latitude pour s'installer à son aise. Leur salle de discussion principale fut le petit salon du rez-de-chaussée, une pièce assez sombre garnie de canapés en cuir usés et râpés, mais incroyablement reposants lorsqu'on s'aventurait à se laisser happé jusqu'au fond de l'un d'eux.

En guise de rafraîchissements, Marine avait préparé un peu de limonade à la fraise, qu'elle servait avec parcimonie, préférant échanger une proposition judicieuse contre un peu de boisson, ce qui avait au moins pour effet que chacun soit économe de sa salive.

Il serait délicat et sans doute fastidieux de rapporter ici tout ce qui fut dit et noté au cours de cette réflexion du samedi après-midi. Il en ressortait néanmoins qu'ils rassemblaient à eux quatre une vision incomplète du monde actuel et qu'une de leur priorité devrait être de s'assurer de bien connaître le lieu où ils décideraient d'œuvrer pour le bien commun.

Il apparut assez clairement qu'ils partageaient une même vision humaniste de l'existence, préférant guérir et enseigner plutôt que bâtir et produire.

Une rapide étude d'une carte du monde leur fit apparaître un pays central, tant par sa position que par son histoire et par le défi qu'il représentait : la Turquie.

L'histoire mouvementée des dynasties turques et de l'empire ottoman d'une façon générale ne les intéressait guère. Ce qui retenait leur attention, c'était plutôt le sursaut démocratique de ces trente dernières années et la volonté affichée par cette grande nation de se positionner sur l'échiquier européen.

Dans cette perspective, il leur apparaissait de façon limpide qu'ils ne pouvaient se dispenser d'avoir un rôle de médiateurs dans ce pays, et d'y servir de passerelles de communication entre les peuples et les cultures.

Leur objectif était donc de fonder une institution leur permettant d'éduquer de futures générations de citoyens européens. Delphine insistait également sur leur rôle de collecte d'information au niveau régional, sur le lien entre les différents groupes sociaux qu'ils se devaient de tisser patiemment.

D'une façon générale, leur projet ressemblait un peu à une sorte de collège technique, où les sciences humaines seraient plus valorisées que les aptitudes manuelles. Ils souhaitaient donner les moyens aux nouvelles générations de maintenir et de développer leurs possibilités. Ils voulaient leur permettre de bâtir leur vie selon leur sensibilité et de s'adapter aux évolutions du monde actuel.

Alors que la soirée touchait à sa fin, ils étaient tous quatre bien fatigués, et espéraient être parvenus à dresser une liste des organismes qui les aideraient dans leurs multiples démarches. Ils débattirent longtemps du bien fondé de faire appel aux structures gouvernementales plutôt qu'à des associations internationales comme la croix rouge ou l'armée du salut. De guerre lasse, Delphine finit néanmoins par admettre que leur action était plus ancrée dans un processus démocratique que dans une vision purement humaniste et, ayant cédé sur ce point, se laissa choir dans le fond d'un divan, épuisée. L'heure tardive rendait d'ailleurs les débats de plus en plus passionnels et de moins en moins guidés par la raison et la logique. Ayant dressé par écrit un résumé des lignes directrices du « projet frieden », ils remirent au lendemain l'attribution des rôles respectifs de chacun.

André, qui assumait depuis le début le rôle de secrétaire rassembla ses notes éparses qui avaient envahi la table du salon, et s'adossa sur sa chaise, laissant son esprit se remémorer les temps forts de la discussion.

A ses côtés, Marine rangeait sur un plateau la vaisselle et Jules la suivit à la cuisine pour l'aider à nettoyer le tout.

André se surprit alors à dévisager Delphine. C'était une demoiselle énergique, pleine de vitalité, un feu follet plein d'amour, mais intransigeant. La fatigue lui rendait son aspect enfantin, lui retirant l'air buté qu'elle prenait souvent durant les débats. Etendue sur le canapé, les yeux fermés et les genoux repliés, elle paraissait plutôt vulnérable, et fragile. André songea à leur petit groupe, et à leur projet démesuré. Ils n'étaient que des enfants, ignorants, insouciants, et idéalistes. Mais il se répéta longtemps encore, jusque tard dans la nuit, qu'ils étaient en

mesure d'offrir au monde une leçon d'espérance et de patience, de beaucoup, beaucoup de patience.

Lorsque Delphine monta l'escalier pour rejoindre Marine, elle tentait de repositionner leur débat du jour dans une démarche philosophique. Elle se remémorait notamment certains de ses cours sur l'idéalisme allemand et les écrits d'Emmanuel Kant. D'après lui, la bonne volonté se distingue de la volonté « pathologique » du fait qu'elle n'est pas conditionnée de façon sensible. Comme elle doit aussi être respectée dans une autre personne en tant qu'autonome, on peut alors formuler l'impératif catégorique de la manière suivante :

*« Agis de telle sorte que tu traites à tout instant l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans celle de tout autre, toujours en même temps comme fin et jamais seulement comme moyen. »*

Quand elle entra dans la chambre, Marine s'était déjà couchée. Elle avait replié les bras sur sa tête, comme un bouclier, pour se protéger de la lumière. Se dévêtant à son tour rapidement, Delphine se glissa à ses côtés, le lit étant assez large pour les accueillir toutes deux.

Dans l'obscurité de la chambre, aucune parole ne fut échangée, aucun commentaire sur les plans dressés en une après-midi ne fut prononcé. Elles sombrèrent bien vite toutes deux dans un profond sommeil.

\* \* \* \*

André et Jules s'étaient allongés sur des couvertures dans le salon, et avaient déroulé leurs sacs de couchage. Tandis que, au bout d'une quinzaine de minutes, Jules sombra dans le sommeil et se mit à ronfler bruyamment, André mit bien longtemps à l'imiter. Etant l'initiateur de leur projet, il était sans doute celui qui se posait le plus de questions sur son bien fondé. Sa crainte la plus grande restait que leur action puisse être perçue comme la volonté d'imposer un mode de pensée à une région du monde qui n'était pas la leur et où leur légitimité d'agir pourrait être mise en doute... Mais il se répétait alors que le véritable courage était de discerner sa vocation, et de lui demeurer fidèle au milieu de tous les obstacles, sans se permettre de ne jamais céder devant eux. Car c'est par l'existence de difficultés que l'action devient remarquable aux yeux de l'humanité, et que son accomplissement devient une petite parcelle de la grande fresque de l'histoire du monde.

Sentant enfin la fatigue et la tension de la journée emporter son esprit vers le sommeil, André s'allongea sur le dos et se laissa engloutir par une vague de ténèbres apaisantes.

\* \* \* \*

Jules fut le premier éveillé, le lendemain. Malgré les rideaux tirés, le soleil coulait à flots dans le salon, illuminant d'une teinte dorée les meubles patinés par le temps. Eclairée au travers des épais carrés de tissus jaunes-oranges qui cachaient la fenêtre, la pièce semblait palpiter d'une vie nouvelle. Le décor était comme enflammé par un brasier silencieux. Il flottait dans l'air ce parfum si particulier de certains dimanches, annonciateur tranquille de nouveaux départs et de projets menés à terme.

Chaussant une paire de tongs, Jules sortit par la porte de la cuisine vers le jardin, situé à l'arrière de la maison. Les stigmates du printemps étaient visibles où que l'on porte le regard. Un parterre de pétales blancs et de pollen jaune étincelait sur l'herbe vert tendre de la pelouse. Des bourgeons éclataient en tâches rose pâle sur les branches encore dénudées des arbustes. A la cime d'un châtaigner, deux merles s'égosillaient en sifflets et en trilles. L'air embaumait de la rosée tout juste évaporée et de la verdure entêtante des jeunes pousses.

Au pied des marches qui menaient à la cuisine, en bordure de la pelouse, se trouvait un petit banc en bois, blanchi par endroits par les intempéries. Jules s'y assit, faisant légèrement courber les lattes de bois usées sous son poids. Laissant son visage baigner dans la douce lumière rasante du matin, il ferma les yeux et s'offrit une seconde d'éternité, sentant son corps reprendre vie sous l'action bienfaisante de l'astre du jour.

Jules se remémorait un autre dimanche, semblable à celui-ci sur bien des aspects. C'était il y a plusieurs années de cela. Il avait alors à peine une dizaine d'années. Ce matin là, après avoir englouti un solide petit déjeuner, il avait enfourché sa bicyclette pour s'aventurer à travers la campagne avoisinante. Les trottoirs qui bordaient sa route avaient cédé la place à des fossés ; le goudron uni des nationales s'était changé en revêtement inégal alors qu'il s'engageait sur des chemins de traverses. Puis la route avait cessé tout à fait pour ne plus être qu'un vague chemin de terre. Il avait alors délaissé sa monture métallique et s'était allongé



dans l'herbe verte d'un pré légèrement incliné. Fermant les yeux, il avait agrippé à pleines mains des touffes de végétation, comme pour entrer en symbiose avec cette nature bienveillante et généreuse. C'est sans doute à cet instant qu'il s'était juré de veiller à agir pour le bien commun de la nature et de l'humanité entière. Le petit garçon qu'il était alors était déjà un idéaliste intransigeant et un rêveur lunatique...

Puis il y avait eu d'autres voyages, à travers l'Europe, avec ses parents. Et enfin, un séjour de plus d'un an à San Francisco, durant lequel il avait fait la plonge dans le restaurant de son oncle. Durant les plages de liberté que lui laissait ce petit travail, il avait découvert les merveilles inoubliables de l'Ouest américain. Cette époque fut une série de rencontre avec d'autres humains, tous ouverts d'esprit, tous partageant les mêmes rêves, tous différents, et pourtant tous si merveilleusement proches...

\* \* \* \*

Le bruit feutré d'espadrilles sur le perron le tira de sa rêverie. Il obliqua légèrement la tête et distingua Delphine, au bas des marches. Elle plissait des paupières pour protéger ses yeux ensommeillés du soleil matinal. Derrière elle, dans la cuisine, des bruits de casseroles que l'on met sur le gaz et de tasses sorties des armoires lui indiquait qu'une autre personne s'était levée, répondant à l'appel de cette belle journée.

Delphine laissait l'apaisant chatolement des couleurs dorées du jardin au petit matin emplir sa vision. Elle aurait pu rejoindre Jules sur le petit banc de bois mais dans une sorte de défi lancé à son engourdissement, elle décida de rester debout, sans bouger. Elle rajusta simplement son chandail pour s'isoler d'une brise soudaine et fraîche.

Marine et André achevaient de disposer sur un plateau tasses, théière, petites cuillères et pots de confiture. Ils emmenèrent le tout vers la salle à manger, sans n'échanger aucune parole. Sans autre espèce de cérémonie, ils s'attablèrent et entamèrent le service, découpant de belles tranches dans la petite miche de pain. Ils furent alors rejoints par Delphine et Jules, qui revinrent séparément du jardin, comme pour signifier clairement qu'ils ne formaient pas un couple dissident susceptible de fissurer l'harmonie de leur quatuor.

Tout en trempant pensivement une tartine beurrée dans son thé fumant, André songea à l'étrange vote tacite qui l'avait placé dans le rôle d'animateur de leurs débats. Il était indéniablement le plus âgé du groupe, se sachant l'aîné de Marine de presque huit ans. Jules et Delphine semblaient à peine plus vieux que cette dernière. Ses trois partenaires avaient donc beau jeu d'afficher une certaine désinvolture. Il savait pour sa part que ce serait sans doute là une première et dernière aventure de « jeunesse », et il s'efforçait de s'impliquer rationnellement et non émotionnellement dans ce qu'ils bâtissaient.

Quand il fut manifeste que plus personne ne reprendrait de thé ou de tartines grillées, Marine débarrassa la table, tandis que Delphine secouait la nappe à l'extérieur pour en faire tomber les miettes qui s'y étaient déposés. André sortit alors une feuille de papier blanc et écrivit cette phrase de George Santayana en haut à gauche, se souvenant de l'avoir lue quelque part et la trouvant une excellente rentrée en matière pour la réflexion de ce jour :

*« Those who do not remember the past are condemned to repeat it. »*

Il plaça alors à côté de cette feuille vierge une photocopie d'une traduction de préceptes rédigés par Gandhi pour ses maisons de recueillement religieux, politique et spirituel, les « ashrams ». On pouvait y lire :

*Objectif : Le but de cette maison est d'apprendre à servir la patrie puis de la servir.*

*Divisions : Cette maison est divisée en trois catégories : administrateurs, candidats et étudiants.*

*Suivaient alors une série de principes que se devaient d'observer les administrateurs :*

- 1. Le vœu de vérité*
- 2. Le serment d'Ashima (ne pas tuer)*
- 3. Le vœu de chasteté*
- 4. Le contrôle du goût, de son alimentation*
- 5. Le vœu d'interdiction du vol*
- 6. Le vœu de non possession*

*Deux corollaires suivaient ces directives :*

- 1. Swadeshi : on ne doit porter que des habits simples et fabriqués simplement*
- 2. L'absence de peur : celui qui ignore la peur se défend grâce aux forces de la vérité et de l'âme*

*Les occupations des administrateurs se déclinaient ensuite autour de thèmes directeurs : apprentissage des langues, travail manuel, tissage à la main, politique...*

Sans dire un mot, André fit alors passer les deux feuilles ainsi qu'un stylo à sa voisine, qui se trouvait être Delphine. Celle-ci lut attentivement le texte régissant ce mode de vie de la communauté et le passa à Jules. Sur la feuille blanche, elle écrivit ces trois mots : « *amour, éducation, liberté* ».

Elle hésita à ajouter d'autres idées mais au bout d'un court moment fit simplement glisser la feuille vers Jules, qui achevait de lire les règles édictées par Gandhi.

Prenant le stylo, Jules compléta les thèmes qu'elle avait écrits en haut de page de la façon suivante :

«

*amour : - ne pas tuer, ne pas blesser*  
*- ne pas imposer de relations intimes à autrui*  
*éducation : - apprentissage des langues vivantes*  
*- maîtrise de son alimentation*  
*liberté : - apprentissage d'un métier manuel*  
*- interdiction du vol*  
*- promesse de vérité »*

Il ajouta aux trois thèmes de Delphine les mots « *politique* » et « *écologie* » et, sans les développer, transmit la feuille et le stylo à Marine.

Marine ne put s'empêcher de sourire en remarquant que « *chasteté* » avait cédé la place à « *ne pas imposer de relations intimes à autrui* ». Alors que le silence régnait depuis le début de cet échange manuscrit, elle lut spontanément le terme « *écologie* » à haute voix, pour marquer son étonnement face à cette nouvelle entrée. Elle proposa alors les développements suivants :

«

*Ecologie : - apprentissage de la chimie des plantes et des substances utilisées*  
*- études botaniques et zoologiques*  
*Politique : - collecte et vérification d'informations*  
*- émission de propositions d'action au niveau local »*

Enfin, elle ajouta après amour une des règles de l'Ashram qui lui paraissait primer toutes les autres : « *vœu de non possession* ».

Satisfaite, elle rendit la feuille à André avec le regard pétillant d'une écolière modèle qui sait qu'elle mérite une bonne note.

André relut attentivement le fruit de leur réflexion. Au près du thème éducation, il ajouta « *enseignement de principes de médecines* ». A côté du mot liberté, il écrivit « *circumcision* ». Tournant la feuille, il positionna en pentacle les thèmes de leur réflexion :

Amour  
Ecologie                      Liberté  
Politique                      Education

Fronçant les sourcils et faisant la moue, Marine lui reprit alors la feuille et le crayon pour y positionner les mots d'une façon différente :

Education  
Amour                      Ecologie  
Liberté                      Politique

Les deux autres marquèrent aussitôt leur préférence pour ce deuxième résumé, qui, expliquèrent-ils, semblait plus logique en regard de leur priorité, c'est-à-dire l'éducation. Jules ne put s'empêcher de faire remarquer :

« A ce que je lis ici, il serait bon pour nous quatre de reprendre quelques études et d'acheter quelques bouquins ! »

André reconnut que, hormis le traitement et la découpe du cuir, ainsi que le tissage de lacets, il ne pouvait être d'un grand secours. Marine ajouta qu'elle saurait enseigner quelques techniques de couture, mais ignorait tout de la fabrication des tissus. Delphine et Jules avouèrent leur manque total de savoirs utiles une fois leur mission correctement bâtie et installée mais donnèrent chacun une liste de personnes qui pourraient les rejoindre et partager leur expérience. Jules se déclara prêt à suivre une formation d'infirmier, en soulignant que cela lui prendrait malgré tout plus de deux années à temps plein.

C'était sans doute le temps qu'il leur faudrait pour trouver le site où établir leur collège d'un nouveau genre. Ils auraient également de nombreuses démarches administratives à accomplir.

Le reste de la matinée fut occupé par l'attribution des rôles respectifs de chacun. Ils déjeunèrent ensuite rapidement puis entreprirent la rédaction d'une note résumant leurs objectifs et les moyens qu'ils se

fixaient pour y parvenir. Lorsque l'après-midi s'achevait, ils avaient la matière nécessaire pour un rapport dactylographié d'une trentaine de pages qui aiderait à appuyer leur projet auprès des institutions légales et humanitaires.

Ils se séparèrent alors que les rayons du soleil coloraient en tons orangés les murs du salon. Tandis qu'ils se disaient au revoir sur le pas de la porte, ils se promirent de travailler chacun de leur côté à faire progresser leur entreprise et à se renseigner du mieux que possible sur leur destination. Trois voitures démarrèrent à quelques minutes d'intervalle et s'évanouirent vite tandis qu'elles tournaient à l'angle de la rue, laissant flotter quelques instants dans l'air une imperceptible odeur de vapeur d'essence mal brûlée.

Restée seule, Marine profita quelques instants de la douceur sensuelle de cette fin de journée puis remonta dans sa chambre pour y mettre en ordre ses idées et ranger quelques affaires. Tandis qu'elle pliait les draps où avait dormi Delphine, elle trouva un livre que cette demoiselle avait laissé derrière elle. C'était un ouvrage épais comme un bon roman, dont la couverture cartonnée et les pages brunies témoignaient d'une époque où la notion de « livre de poche » ou de « livre vite lu, vite oublié » n'existait pas. Et lorsque Marine eut déchiffré le titre imprimé en caractère rouge sur la tranche de l'ouvrage, elle sut qu'il ne s'agissait vraisemblablement pas d'un oubli ...